

## Chapitre 7

### *Préparatifs aux contre-attaques.*

L'entrevue est cordiale. M. de Richemond m'informe de ce que selon les informations que lui a données le Directeur de Cabinet du Gouverneur, il est de prime importance de rassurer les propriétaires sur leur avenir immédiat tout en leur donnant à penser que le plan parcellaire sera effectivement établi. Histoire de les conduire à admettre l'idée progressivement tout en les incitant à concentrer leur effort politique sur la lutte contre un projet dont ils ne savent pas qu'il est d'ores et déjà différé.

- Vous n'allez pas tarder à être reçu par les planteurs. Je gage que les Linières vont tenter de vous circonvenir. Donnez-leur l'impression de marcher dans leur jeu mais surtout, n'acceptez aucune compromission en services ou en numéraire. J'ai appris que le « patriarche » de Linières et sa charmante épouse ont quitté Pointe à Pître plus tôt que prévu par une chaloupe à vapeur qui fait route vers Basse-Terre à marche forcée. C'est l'affaire de quelques heures. Ils sont peut-être même déjà arrivés. En tout cas, on m'a signalé leur calèche sur le port, prête à remonter à bride abattue vers leur Maison de Matouba. Quant à votre cousin Théophile, la frégate Archéon a appareillé pour le port de Basse-Terre ce matin contre toute attente. Il va sans doute mettre sac à terre très bientôt. Mais lui, il semble être de notre côté.

À propos de ces cousinages, ne vous laissez pas impressionner. Vous n'aviez jamais entendu parler d'eux, et vous ne saviez même pas, par votre oncle, que vous aviez de la parentèle ici. Il faudrait peut-être se renseigner sur leur généalogie. Tant que cela sert votre mission, jouez de cette corde mais si les choses se gâtent, rappelez-vous qu'on ne peut compter que sur des gens sûrs. Vous avez tout loisir de prendre contact avec votre oncle d'Angoulême pour vous renseigner sur cette famille qui vous tombe du ciel au moment où vous arrivez en une mission intéressante mais sensible. Vous savez, en général les planteurs ne sont pas si accueillants envers les fonctionnaires venant de France. Ils ont plutôt tendance à les observer un certain temps avant de les juger fréquentables ou non. Aussi, je pense que vous devriez être très prudent vis-à-vis de vos « cousins ». Théophile me semble quelqu'un de confiance, mais je me demande ce qui le conduit ici.

- De cela nous avons déjà causé. Il est inquiet des bruits de bottes en Amérique du Nord. Il compte retrouver sa liberté pour tenter de préserver les intérêts commerciaux de sa famille en Caroline du Sud et à Richmond.

- Cela me paraît bien présomptueux. Les Français ne pourront pas orienter l'avenir des États-Unis d'Amérique.

- Je ne pense pas que ce soit son but. Ce que j'ai compris, c'est qu'il compte faire en sorte que, quel que soit le parti qui l'emporte, les plantations de Linières restent en cour en Amérique du Nord.

- Grand bien lui fasse. Mais il ne faut pas qu'il oublie que les ambitions françaises au Mexique ne sont pas bien vues à Washington. Nous ne sommes plus à l'époque du Marquis de Lafayette et il se pourrait bien que tout ce qu'attendent les abolitionnistes soit une stricte neutralité des familles françaises qui tiennent les Antilles. En attendant, nous avons sur les bras une affaire plus urgente. Il s'agit de savoir qui était la cible de l'embuscade que vous avez essuyée. Pour le moment l'interrogatoire de Ramade ne donne rien. En garde à vue, il se contente d'injures et demande à vous parler. Je suis tout à fait opposé à cela.

- Et si j'acceptais de le rencontrer ? Je suis tout fraîchement débarqué ici, je puis donc me montrer impartial. À ses yeux au moins.

- C'est trop risqué. S'il vous agressait...

- C'est pour lui que cette attitude serait risquée. S'il se montrait violent envers moi, d'une part je ne me laisserais pas faire, d'autre part cela lui assurerait la peine capitale au lieu d'un séjour à Cayenne. Et si on pouvait faire en sorte qu'il se montre coopératif, si on pouvait obtenir une peine minimale en transférant la responsabilité de l'affaire sur les commanditaires, nous aurions un informateur précieux. On pourrait le tenir, si par chance il pouvait être condamné à une peine ferme assez courte prolongée d'une période de sursis. En tout état de cause, il me semble qu'il serait utile que je puisse le rencontrer. »

M. de Richemond me regarde d'un air pensif. « Je me demande si vous ne seriez pas un peu téméraire. En fait, heureusement que vous êtes destiné aux Colonies. Fonctionnaire du Cadastre en France, vous vous seriez fermement ennuyé. » Il m'autorise finalement à rencontrer Tertullien Ramade.

C'est bien sûr Brunet qui arrange l'affaire. Le procureur impérial est sur le point de décider la mise en détention de Ramade à la prison de la ville pendant l'instruction. Ramade relève de la cour d'assises, en principe. Il faudrait trouver un moyen de le faire passer en cour martiale, mais pour ce faire il faudrait que les militaires soient impliqués. Il faudrait que l'on puisse établir qu'il s'en est pris à des militaires. En tordant la procédure, on pourrait alors le faire traiter en franc-tireur et le livrer à la justice militaire. Or, il semblerait que le seul crime de Ramade est d'avoir ouvert le feu sur moi. Qui suis un civil. On pourrait aussi tordre la procédure en l'accusant d'avoir attenté à la vie d'un agent public. Mais il serait alors facile à son avocat de plaider l'ignorance de ma qualité. L'affaire serait alors transmise à la Cour d'Assises. Il faudrait qu'il admette que c'est lui qui a blessé le soldat d'un coup de coupe-coupe. Cela peut s'arranger, selon Brunet. Mais il faut d'abord savoir ce que me veut Ramade.

La rencontre a lieu dans la salle d'interrogatoire du Commissariat de Police coloniale. Nous descendons dans un demi sous-sol éclairé par des soupiraux. Il fait chaud et humide. La pièce sent la solution au goudron qui sert à nettoyer les miasmes générés par les blessures des interrogés. Elle sent aussi une odeur fade et poivrée à la fois dont je sais depuis quelques jours que c'est celle de la sueur des gens à la peau noire. Deux agents de police colossaux nous accompagnent et Ramade, entravé sur une forte chaise les regarde avec haine. Le regard qu'il lance à Brunet n'est pas plus amène. En revanche, il se met à me dévisager avec attention, comme s'il voulait savoir si je suis avec « les autres » ou sans parti pris. J'ai une idée soudaine et me tourne vers les policiers.

- Monsieur l'Inspecteur, puis-je rester seul avec M. Ramade ? »

Le regard des deux agents ! Même Brunet a un instant d'hésitation mais il finit par accepter et fait signe aux deux agents de sortir avec lui. Je m'assieds en face de Ramade et lui prends les mains.

- Bonjour, Monsieur Ramade. Je suis désolé de ne pas avoir les clefs de vos cabriolets. Il paraît que vous souhaitez me rencontrer. Je suis là devant vous. Parlez-vous le français, parce que moi je ne parle pas encore le créole ?

- Bien sûr que je parle le français. » Il parle avec l'accent de l'île, c'est-à-dire en remplaçant le « r » par une sorte de ou. Ainsi il "paoule le fouançais". « Je sais même lire, écrire et compter ». Quelqu'un d'instruit, donc. Il ne m'en intéresse que davantage. Il continue : « Si j'ai demandé à vous rencontrer, c'est que j'ai "calculé". De toute façon, mon compte est bon si on me juge. C'est la guillotine ou, si je n'ai pas de chance, c'est Cayenne. Et comme je me connais, Cayenne ce sera rapidement l'île du Diable donc la mort dans les oubliettes du mitard. Et si j'ai commis un crime, je le paierai tandis que ceux qui me l'ont commandé continueront à se goberger. Et surtout, ils essaieront à nouveau de vous tuer. Ce que vous ne méritez pas. Alors avant de partir pour la mort je veux vous dire qui m'a payé pour vous tuer, mais il faut me croire.

- Monsieur Ramade, vous venez de me dire "avant de partir pour la mort" donc je ne peux que vous croire. De quoi vivez-vous avant cette malheureuse histoire ? Nous entendrons votre information plus tard.

- Je vis de mon lopin de terre et d'expédients parce que si nous pouvons survivre de ce nous donnent notre petit champ, nos poules et notre cochon, nous sommes dans la misère. Nous ne pouvons pas vendre au marché parce qu'il faut s'y rendre et c'est loin. Les quelques sous qu'on nous paie la canne sont vite épuisés. Et depuis l'abolition, la vie des « ti-blancs » est devenue misérable. Pour vendre la canne, nous avons un char [*une charrette*] pour le village. Alors nous mettons toute notre canne dessus pour la porter à l'usine, mais les Linières sont durs et nous paient toujours moins chaque année. Et c'est leur usine qui est la plus proche. Alors il me faut bien accepter des tâches payées. Mais avec les « zindiens » qui arrivent et les nègres qui continuent à venir d'Afrique, on nous paie de moins en moins.

- Et si j'avais un travail pour vous ?

- Pour nous ? Qui, nous ?

- Pour vous Tertullien Ramade. J'ai besoin d'un aide pour mon travail. Il me faut un dessinateur qui fera mes plans.

- *Ou g~~ré~~éné com' cochon ou-bien ou fol ti mâle !* [Tu es saoul comme un cochon ou bien tu es fou, petit garçon]. Je suis en partance pour le bain, je vous rappelle !

- À part que vous m'avez traité de cochon, et de fou – de cochon je ne sais pas pourquoi – et de fou je me doute du pourquoi, je vois que vous n'êtes pas opposé à l'idée d'apprendre à dessiner des plans et des cartes. Je me trompe ?

- Dessiner pour vous, ç'aurait été le rêve ! Mais voyez comme la vie est cruelle : cette chance m'arrive au moment de ma mort.

- Est-ce vous qui m'avez tiré dessus ?

- Oui.

- Avez-vous usé de violence envers les militaires ?

- Je n'ai pas eu le temps.

- Mauvaise réponse, la bonne aurait été « non monsieur ». Y avait-il d'autres fusils dans la troupe que vous étiez ?

- Non, il n'y avait que le mien. Et encore n'était-il pas à moi.

- A-t-on trouvé des munitions sur vous ?

- Une bourse avec trois cartouches à balles. C'est le papier qui sert de bourre et de calepin.

- Eh bien voilà ! Il n'y a rien de grave. Un peu de braconnage, des mauvais garçons qui au lieu de travailler erraient dans les bois pour chercher aventure. Au moment où vous alliez tirer un cochon sauvage, une voiture a surgi sur la route. Des militaires vous sont tombés dessus, vous ne connaissez pas les « marrons » qui ont attaqué la voiture de queue et vous ne les aviez pas remarqués en braconnant. Si cela se trouve, ils voulaient même vous voler votre fusil. Surpris au moment du tir, vous avez relevé votre arme et le coup est parti. Si je ne porte pas plainte contre vous, vous serez au pire poursuivi pour braconnage. Mais on va vous demander où vous avez acheté ce fusil de traite. Et là, cela va être plus délicat.

- C'est le régisseur de la plantation de canne de Morne à L'Eau, une plantation de Linières, qui me l'a confié pour vous tuer. Lui il a dû l'acheter au marché noir de l'Ancien Encan, près de la darse de La Pointe.

- Donc vous auriez pu l'y acheter aussi. Bon, je vois tout cela très bien et je comprends mieux la situation. Que vous manque-t-il dans l'immédiat ? Parce que je compte bien vous sortir d'ici assez rapidement.

- Il faudrait payer pour que je puisse manger du poisson. J'ai très faim. On ne m'a donné que du pain et de l'eau.

- Je m'en occupe. Au revoir Monsieur Ramade. À très bientôt. » Il serre, incrédule, la main que je lui tends.

Lorsque je sors de la cellule, je précise aux deux agents d'être courtois envers mon futur employé. Je lis dans leur regard une inquiétude profonde quant à ma santé mentale. En revanche, Brunet se doute de quelque chose et attend patiemment de m'entendre dans son bureau. Il est convenu que Ramade sera nourri correctement jusqu'à son transfèrement s'il a lieu. Je verse une avance contre reçu à l'économe du commissariat pour payer la nourriture de Ramade.

Nous sommes en tête à tête, Brunet et moi. J'attaque :

- Bon, si j'ai bien suivi ses déclarations, je peux lui sauver la mise. Mais il me faut savoir exactement ce qu'il y a dans le procès-verbal d'interrogatoire.

- Pour quoi faire, bon Dieu ! De toute façon, il n'y a rien de consistant.

- Est-ce qu'on a entendu les militaires ?

- Pas encore. De toute façon, c'est le maréchal des logis qui sera entendu, donc ce sont les gendarmes qui vont l'interroger. Mais je pense qu'ils vont vous entendre aussi puisque vous avez été pris à partie. Les autres voyageurs ont été entendus par l'inspecteur du Commissariat à titre de témoins. Ils ne sont pas plaignants parce que leurs agresseurs sont morts. En ce qui concerne Ramade, les militaires l'ont pris le fusil à la main, son compte est donc bon. Il ne peut pas nier être l'auteur du coup de fusil qui vous a manqué de peu. D'ailleurs, il ne le nie pas. Et nous n'avons pas d'autre prisonnier. Les cadavres ne parlent pas.

- Voici qui va faire mes affaires. Si je pouvais rencontrer le maréchal des logis avant que les gendarmes ne l'entendent, cela ferait bien mes affaires. Voici ce que je compte faire établir comme vérité judiciaire : Ramade était en train de braconner quand nous sommes arrivés. Il a été surpris par l'attaque des « marrons » dont il ignorait la présence. Il était sur le point de tirer un cochon sauvage quand ils ont attaqué et cela lui a fait dépointer son arme. Ainsi, c'est par accident qu'il a tiré dans ma direction. Il n'a rien à voir avec les « marrons » qu'il ne connaissait pas. Il n'a eu aucun geste agressif envers les militaires, donc il ne peut pas relever de la cour martiale. Cette version nous évite de demander un faux témoignage. Et si je ne dépose pas plainte contre lui, je peux lui éviter la Cour d'Assises. Il restera le délit de braconnage et là on doit pouvoir moduler la peine, voire faire tomber cette charge.

- Je ne comprends pas ce que vous avez en tête.

J'explique au policier l'idée qui m'est venue lors de mon entretien avec Ramade. Le disculper me semble une meilleure solution que celle que nous avons envisagée d'abord avec M. de Richemond.

- Il vous faudrait quand même lui demander son accord avant de vous lancer à recruter un conjuré « ti-blanc » comme employé pour le Cadastre.

- C'est bien mon intention, et rapidement, parce que je voudrais m'entendre avec le maréchal des logis avant qu'il ne parle aux gendarmes.

- J'ai une « américaine » prête à rouler. Venez, je vous pousse au palais et ensuite nous fonçons au fort Richepanse. »

J'ai rapidement l'accord de M. de Richemond. Nous sommes allés le voir avec M. de La Roncière. Celui-ci a immédiatement été séduit par mon idée qui a pour avantage de mettre le minimum de personnes dans la confidence. Après un peu de réflexion, M. de Richemond s'est rangé à notre analyse. À condition toutefois que les décisions de justice permettent un tel arrangement. Il me reste à entendre le récit du sous-officier et, si besoin est, de lui demander d'arranger sa déposition dans le sens qui nous arrange.

En fait, je suis fort agréablement surpris de ma rencontre avec lui. Il est certainement d'origine paysanne et fait preuve de bon sens et de beaucoup de scrupules. Je lui demande de me raconter dans quelles circonstances il a capturé Ramade.

- Quand j'ai entendu le coup de fusil, j'ai fait manœuvrer mes soldats comme vous l'avez vu. Nous sommes allés en priorité sur le lieu du bruit du coup de fusil. Il y avait un trou dans le sous-bois et nous avons vu Ramade empêtré avec son fusil.

- Essayait-il de le recharger ?

- Non pas. Il avait plutôt l'air surpris de voir tous les « marrons » en train de monter à l'assaut de la voiture de queue.

- De la voiture de queue ou des voitures en général, je veux dire sans aucun choix de voiture.

- Ça, je ne saurais dire. Il faudrait le lui demander. Mais j'ai fini par me dire qu'il n'est pas forcément lié avec les « marrons ». D'ailleurs, je suis surpris de voir un « ti-blanc » chevillé aux « marrons ».

- Mais a-t-il tenté de tirer sur vous ?

- Nenni, vous étiez apparemment sa seule cible. Il n'a eu aucun geste de menace envers nous. Il avait même l'air d'avoir peur de nous. Quand le brigadier Lenoir lui a passé le cabriolet, il n'a eu aucun geste de rébellion.

- Mais vous le teniez par les cheveux pour l'amener à notre voiture.

- Oui, il avait tiré sur vous ! Mais en réfléchissant, je ne suis pas sûr qu'il ait vraiment essayé de vous tuer.

- Il n'a pas essayé de me tuer. Il était là pour braconner. L'attaque des « marrons » l'a pris au dépourvu.

- L'a pris... comment ?

- Au dépourvu, ça veut dire « par surprise ». En fait, il n'a rien à voir avec l'assaut contre moi. S'il a tiré en ma direction, c'est que la surprise lui a fait détourner son fusil de sa cible, un cochon sauvage, et la balle est passée par hasard près de moi.

- Comment le savez-vous ?

- J'ai pu lui parler amicalement et nous sommes convenus que si la justice est clémentine envers son délit de braconnage, je l'engagerai comme employé.

- Sans rire ! Mais il vous a tiré dessus !

- À cause des autres, c'est un accident et il ne m'a pas touché.

- Et vous avez pu le rencontrer ? Dans sa cellule ?

- Mais oui, j'avais besoin de le rencontrer avant de décider si je dépose plainte ou non. Et j'ai décidé de ne pas le poursuivre et au contraire de l'employer. Maintenant, j'espère que les conclusions d'enquête lui seront favorables. C'est pourquoi je voulais vous rencontrer avant de prendre ma décision définitive. Et ce que vous m'avez dit conforte mon impression après ma discussion avec lui.

- Et qu'attendez-vous de moi ?

- Rien. Simplement que vous disiez aux gendarmes ce que vous m'avez dit à moi. Il n'est pas utile de leur dire que j'ai rencontré Ramade, ni mes intentions à son égard, parce que vous ne l'avez pas constaté vous-même.

- Bien pris, mon Lieutenant. Je ferai comme vous dites. »

Je quitte le fort rasséréné. En principe, tout devrait bien marcher dans le sens où nous le voulons. Croisons les doigts.

Le lendemain, je suis en train de préparer une reconnaissance à cheval en direction de la Soufrière avec Timothée quand deux gendarmes se présentent au bureau. Bien que je n'en aie pas fait état, tout le monde est au courant de l'attaque. Personne ne m'a encore abordé depuis mon arrivée. On m'observe. Mais les langues vont bon train. Avec cette visite de la maréchaussée les rumeurs vont monter en flèche.

Je reçois les deux gendarmes dans mon bureau. Je suis agréablement surpris par leur façon de mener l'interrogatoire. Ils restent très factuels et me demandent simplement ce que j'ai vu, et dans quelles conditions j'ai été conduit à ouvrir le feu. Sur la question du coup de

feu vers moi, ils me demandent mon avis. Je reste évasif parce qu'après tout je n'ai rien vu du tireur. Ils me demandent si j'ai vu d'autres porteurs d'armes à feu que Ramade.

- Mais je ne sais pas qui portait ce fusil. Les « marrons » sur lesquels j'ai été obligé de tirer ne portaient que des coupe-coupe.

- Ici on appelle cet outil un « sabre à canne ».

- Mais c'est le sous-officier chef de peloton que j'ai vu tenant le prisonnier par les cheveux qui m'a dit que c'est le « ti-blanc » qui a tiré sur moi. Mais moi je n'ai rien vu.

- Bon mais avez-vous l'intention de déposer plainte ou de vous porter partie civile à son procès ?

- Certainement pas. J'ai plutôt l'impression qu'il s'est trouvé à braconner le cochon sauvage au mauvais moment tandis que des « marrons » allaient se livrer à une attaque de grand chemin... mais ce n'est pas moi qui suis en charge de l'enquête.

- Nous non plus, nous ne sommes chargés que de la partie militaire de l'affaire et donc d'entendre le chef de peloton. Le sort du suspect Ramade est entre les mains du procureur qui attend notre rapport. »

Je n'ai plus de nouvelle de cette affaire de quelques jours. Mes préparatifs de reconnaissance vers Matouba avancent rapidement. J'ai l'intention de prendre la route de la Rivière Rouge jusqu'au bourg et ensuite de continuer en direction de la pente du volcan en suivant une portion de la trace Victor Hugues, ce chemin muletier ouvert par les unités de ce représentant des autorités au moment du rétablissement de l'esclavage par Napoléon le Premier.

J'ai appris à admirer le volcan qui domine Basse-Terre depuis le balcon de mon appartement et il me tarde d'en gravir les pentes. Pour me préparer à cette reconnaissance, j'ai commencé par étudier les cartes existantes mais elles ne sont pas assez justes pour me permettre d'étudier les dénivelées. J'ai tenté d'évaluer la différence d'altitude entre la surface du Champ d'Arbaud et le sommet du pic le plus élevé du volcan. Cela m'a pris une journée pour le levé topographique et une autre pour les calculs. Le spectacle des activités de mon équipe qui a mis en œuvre trois théodolites, les deux du bureau et le mien propre, un niveau, des mires et des stadias a occupé les badauds une partie de la journée. Cette séance m'a permis de roder le tandem Timothée - Martial sur la mise en station soignée des appareils et même sur les visées. C'est moi qui notais les résultats des mesures mais je compte bien améliorer l'entraînement de Timothée sur ce point.

Ensuite, j'ai montré à Timothée comment exploiter les mesures pour réaliser la grille d'un croquis perspectif préparatoire à une image d'orientation. C'est l'utilisation des calques huilés à superposer qui lui a causé le plus de soucis. Il ne comprenait pas l'intérêt de la méthode. Maintenant, non seulement il est convaincu mais encore il est devenu très habile.

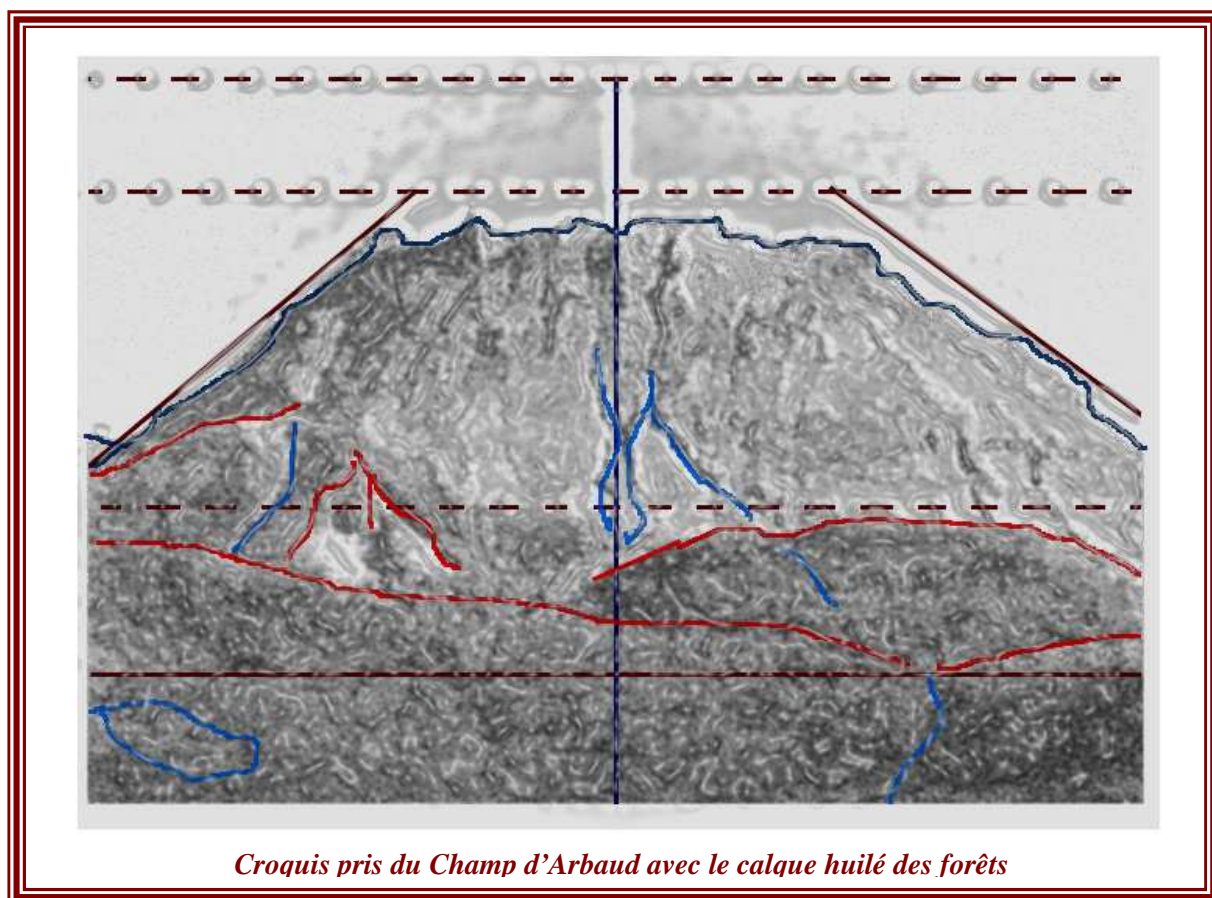
Pour bien préparer les dessins il faut soit avoir réalisé un croquis de lever très précis, soit revenir sur place. On conçoit que la deuxième solution n'est pas, et de loin, la meilleure. Mais pour faire toucher du doigt l'importance d'un bon croquis à mes deux acolytes, parce que Martial qui ne sait pas encore lire s'intéresse au dessin, je laisse Timothée prendre des libertés avec la précision. Pas du levé, mais du croquis.

Le résultat ne se fait pas attendre dans la salle de dessin. Il lui manque des données de croquis, alors nous revenons sur le Champ d'Arbaud. Là, il installe la planche de « graphiquage<sup>1</sup> » sur trépied et relève avec soin les traits caractéristiques du terrain sur lesquels il a fait des impasses. Pendant ce temps, je profite de ce qu'il est occupé pour

---

<sup>1</sup> Dessin réalisé à l'échelle sur une planche carroyée pour déterminer les coordonnées de points relevés par les appareils de mesures d'angles et/ou de distances. Le graphiquage est une méthode graphique de détermination des coordonnées des points topographiques qui permet de ne pas employer de tables de calcul.

préparer le fond de peinture pour mon panorama d'orientation. Je vais en tirer une peinture à l'huile destinée à mon propre usage. Pour décorer mon bureau au palais.



Une fois ces travaux terminés, nous retournons au bureau pour commencer la mise au propre des croquis.

Il faut que je leur enseigne tout à la base. Mais en fait je préfère cela. Je leur ai déjà montré comment appointer les crayons, ce qui est la base. Ensuite, je leur ai enseigné l'emploi et le lavage des ces nouveaux tampons effaceurs du crayon, des gommes de latex cuit, et surtout la façon de les garder propres. Pour les encres, nous verrons plus tard. Martial n'est pas en reste, il taille affûte et appointe les crayons secs ou gras. Il se lave les mains à la fontaine dont la cuve se remplit avec la pluie.

Ensuite, je leur enseigne comment préparer les peintures à l'huile avec les terres de couleurs et l'huile de lin. Celle-ci est paraît-il assez chère ici aussi trouve-t-on de l'huile de palme de fabrication locale dans le placard de l'atelier. La préparation a l'air de bien se faire aussi. Mais il faut reconnaître que j'ai une préférence pour les encres de couleurs qui sèchent assez rapidement et ont une bonne tenue sur les plans. Le soir de cette journée bien remplie, je donne quartier libre à mes employés. Une fois les portes de mon bureau soigneusement fermées, je monte saluer M. de La Roncière. Son secrétaire est en train de donner des ordres au cocher.

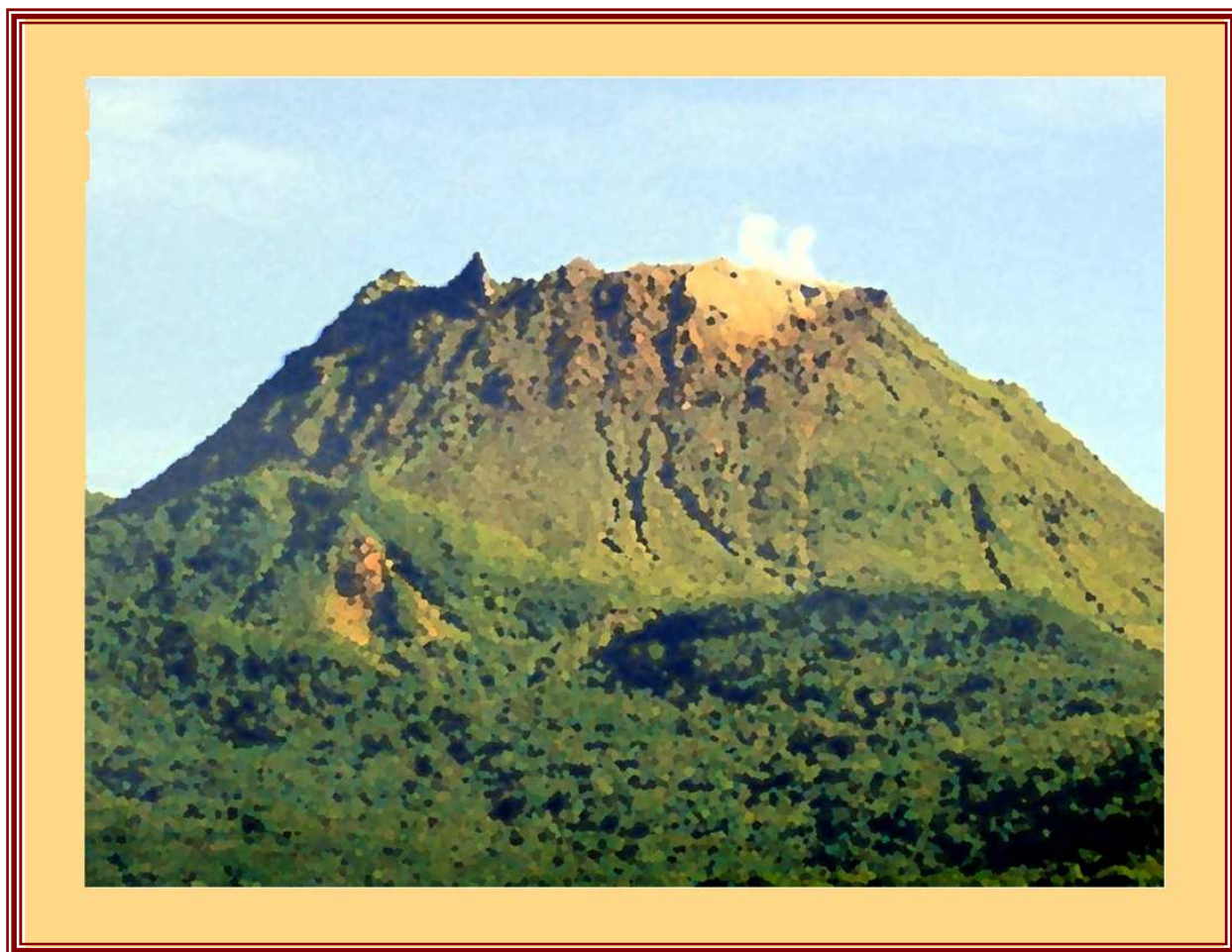
- Ah, je suis heureux que vous passiez. M. de La Roncière m'a demandé de vous prévenir que vous serez entendu par le procureur impérial après-demain sur l'attentat que vous savez. Une voiture du palais de justice viendra vous prendre et vous reconduira ici ou chez vous en fonction de l'heure. Soyez prêt ici pour huit heures après-demain. En espérant que cela ne contrariera pas votre emploi du temps.



- Au contraire. Je ne pouvais pas organiser quoi que ce fût d'un peu élaboré tant que je ne savais pas quand je serais entendu. »

Ayant pris congé et je rentre chez moi. Mme Bonaguil, ma logeuse, me fait savoir qu'elle est en mesure de me faire souper. Ainsi, je n'aurai pas à sortir chercher une auberge. Je suis enchanté de cette solution qui m'évite de me préoccuper de repas alors que je veux absolument finir de préparer la mise en couleur de mon image de la Soufrière.

Il est environ quatre heures de l'après-midi et nous ne souperons pas avant six heures, il me reste donc encore un peu de temps pour mettre en couleurs l'esquisse au crayon de plomb que j'ai terminée aujourd'hui.



J'ai procédé à une mise en couleur à l'huile sur un papier fort. Maintenant j'ai en mémoire les traits physiques les plus importants de cette montagne que je gravirai dès que les vagues de l'aventure de l'autre jour se seront apaisées.

---

Le procureur est un homme énigmatique. Il me fait asseoir et se plonge dans un dossier dont il tire parfois une feuille pour la consulter. Au bout d'un moment, il lève la tête et me considère par-dessus son binocle.

- Avez-vous l'intention de porter plainte ?
- Contre qui, Monsieur le Procureur ?
- Contre votre agresseur de l'autre jour, bien sûr !
- J'en ai tué trois, l'Inspecteur Brunet en a tué un et les militaires se sont chargés des autres. Je ne vois pas contre qui porter plainte puisque le décès du prévenu éteint l'action de la justice, si je me souviens bien de ce que l'on m'a enseigné.



- Mais enfin, ce Ramade qui vous a tiré dessus...

- Monsieur le Procureur, j'ai bien entendu une balle passer à proximité de ma tête, mais je ne saurais dire qui l'a tirée. Le seul prisonnier de cette affaire a été capturé par les soldats en un endroit que la végétation dissimulait à mes yeux. Eux seuls sont en mesure de préciser si le tireur n'est pas l'un des tués.

- Écoutez, Ramade a reconnu avoir tiré avec le fusil saisi ce jour-là.

- Soit, mais entre le moment où la balle est passée près de moi et celui où j'ai ouvert le feu, j'ai entendu dans le sous-bois des animaux s'enfuir en courant. Ce bruit m'a rappelé celui que font les hordes de sangliers dans nos forêts de France. Rien ne me permet de conclure que le tireur n'était pas un chasseur ou un braconnier qui se trouvait fortuitement sur les lieux d'une embuscade où aucun des tués ne portait d'autre arme qu'un sabre à canne. J'apprends de plus en plus de choses sur les mœurs et les gens de cette île. Je serais fort surpris qu'un « ti-blanc » soit complice de « marrons » pour une affaire dont les dessous m'échappent mais qui me paraît simplement crapuleuse. Sait-on si ce Ramade a tenté de résister aux militaires ?

- Vous ne prétendez tout de même pas mener votre propre enquête ?!

- Monsieur le Procureur, je suis prêt à témoigner de ce que j'ai vu et fait ce jour-là. Mais il est hors de question que je dépose plainte contre quelqu'un envers qui je n'ai pas d'indice qui me conduise à conclure qu'il m'a nui ou a tenté de me nuire. Si vous estimez devoir lancer contre lui une action en justice, il vous appartient de le faire. Mais moi, je n'ai aucun grief contre lui.

- Je pourrais faire saisir votre arme... Puisque vous l'avez utilisée sur la voie publique.

- Serait-ce une tentative pour me forcer à porter plainte ? J'ai mis mon arme à portée de ma main sur recommandation de M. l'Inspecteur Brunet...

- Et vous êtes officier de réserve, je sais... Mais bonté divine ! Ne comprenez-vous pas que nous avons là une occasion inespérée de mettre à l'ombre pour longtemps un membre d'une famille particulièrement néfaste pour l'ordre public dans l'île ?

- Monsieur le Procureur, je préfère dix coupables en liberté qu'un innocent condamné. Surtout que, si je comprends votre position, il risque le bagne ou l'échafaud. Non, je ne me sens pas le droit d'accuser cet homme d'avoir tenté de me tuer au motif que vous entendez punir sa famille pour des motifs qui m'échappent encore.

- Vous découvrirez qui ils sont. Et puisqu'il en est ainsi, disposez et ne venez pas ensuite vous plaindre si on vous tire dessus de nouveau.

- Monsieur le Procureur, si la vérité judiciaire diffère de la vérité, c'est un innocent qui est détruit. Et s'il s'agit de condamnation aux assises, il n'y a pas de procédure d'appel. Et si la condamnation fait passer le condamné sur l'échafaud, on ne peut pas recoudre la victime d'une erreur judiciaire si cette dernière est reconnue.

- Et les trois hommes dont vous avez abrégé la vie ?

- Il s'agissait de la légitime défense d'autrui et de moi-même. Ramade est un autre cas.

- Parce qu'il est blanc ?

- Je préfère ne pas répondre, Monsieur le Procureur.

- C'est cela ! Disposez. »

C'est ulcéré que je rejoins la cour du palais où m'attend la voiture. Où devrait m'attendre la voiture. Où ne m'attend pas la voiture. Je vais donc à pied jusqu'au Commissariat distant de quelques pas. Brunet est absent. Je vais repartir chercher un fiacre quand l'inspecteur arrive fort courroucé.

- Ah vous voilà ! Vous avez mis le « Proc » en rage. Il n'a aucun élément pour poursuivre Ramade. Il m'a passé un savon parce que je vous ai incité à garder votre revolver à

portée de main. Il veut la peau des « Matignon » et il n'en démord pas. Il vous a traité de "petit fonctionnaire obtus qui croit tout savoir parce qu'il vient de débarquer de Paris". Il considère que vous vous mettez en travers de sa route pour de stupides raisons d'humanisme mal placé. Vous ne vous êtes pas fait un ami.

- Peu me chaut, mon cher. Je ne porterai jamais plainte contre mon gré, fût-ce contre Ramade. Que va-t-il lui arriver maintenant, à ce pauvre type ?

- On va devoir le transférer pour qu'il réponde du délit de braconnage. Mais ce n'est plus du ressort de la cour d'assises. Pour le moment, nous allons le garder encore en cellule mais il va bien falloir qu'on le défère. Nous ne pouvons pas le garder chez nous. Le Commissaire a déjà envoyé plusieurs bleus<sup>2</sup> au greffe du tribunal mais sans réponse. Et si Ramade n'est pas envoyé en détention avant son procès, il va disparaître dans la nature.

- Sauf s'il accepte ma proposition. Moi je me charge de le loger. »

Le Tribunal de Grande Instance est compétent pour traiter des affaires de braconnage. Encore faut-il que quelqu'un saisisse le procureur. Or on n'a pas trouvé de gibier mort à proximité de Ramade. On l'a trouvé porteur d'une arme déchargée, avec trois cartouches dans un sac. Il n'a agressé apparemment personne et n'a pas opposé de résistance aux militaires de l'escorte d'un convoi alors que des « marrons », qu'il dit ne pas connaître, se sont montrés, eux, si dangereux qu'il a fallu les éliminer...

Lorsque je reviens de ma tournée à cheval vers Matouba en compagnie des mes deux sbires je trouve Brunet à l'écurie.

- Votre protégé est libre. Il voudrait vous voir. Pour le moment nous l'avons gardé dans le poste de police mais il faut le prendre en compte. Il n'y a plus aucune poursuite à son encontre. »

J'ai laissé mes deux adjoints s'occuper de tout ranger. Grâce à Brunet j'ai récupéré Ramade et nous sommes revenus au Cadastre. Timothée et Martial ont bien compris que je tente d'embaucher un dessinateur. Ils sont simplement sidérés de voir un « ti-blanc » en ma compagnie. Eux ont un toit, lui n'en a pas. Mais ils logent en famille à trois générations sous le même toit. Aucun des deux ne peut donc l'accueillir. J'ai de la place. Je vais pour le moment lui aménager une chambre dans mon appartement. Je lui fais prendre dans le magasin à matériel un lit de camp Picot pour chez nous.

Mme Bonaguil me voit avec surprise arriver en compagnie de cet « inconnu ». Lorsque je lui explique qu'il va demeurer ici quelques temps, elle me précise qu'il me faudra payer le surloyer au début de chaque semaine. Je lui verse les dix sous de cette semaine sans barguigner. Elle doit se poser des questions et je préfère lui donner des explications plutôt que laisser se développer les rumeurs. Sans entrer dans les détails judiciaires, je présente Tertullien comme un nouvel employé de mon service dont la famille vit en Grande Terre et qui ne dispose pas de toit ici. Elle m'autorise à faire monter une cloison pour délimiter une chambre pour lui.

- Mais vous savez, les Ramade, c'est tout vice et péché. » Elle a un air maléfique. « Et il va falloir le nourrir ! Et qui va payer ?

- Mais lui, dès qu'il aura commencé à toucher son salaire. En attendant, je réglerai ses frais. »

Cela calme la brave femme. Le lendemain, M. de Richemond me fait mander en son bureau. Il m'informe que Tertullien doit se présenter au payeur dès qu'il aura signé son contrat, pour recevoir sa première semaine de salaire. Les choses ont été très vite.

- Je dois vous dire que le Gouverneur soi-même s'intéresse à vos agissements. Il compte vous en entretenir. Il vous recevra demain soir, vendredi, à cinq heures et demie, avant la réception qu'il donne à la Résidence. Voici le carton car vous êtes convié au raout. Il

---

<sup>2</sup> Message postal porté exprès par un facteur ou une estafette.

s'agit d'un dîner léger debout. On m'a dit que vous partagez votre logement avec votre nouvelle recrue ?

- Je lui fais aménager une chambre en ajoutant une cloison. Il s'est proposé pour servir de menuisier. Il me suffira de me procurer le bois.

- Je suis sûr que vous serez satisfait de lui. Au début en tout cas. Ensuite, vous me tiendrez au courant. »

L'entrevue avec le Gouverneur est assez brève. J'y apprends à demi-mot que le Gouverneur a donné des directives au procureur impérial pour abandonner les poursuites pour braconnage. « Au nom de la raison d'État ». Il me précise que M. de Richemond est parfaitement en phase avec lui et que toutes ses initiatives on l'aval du Gouvernorat.

Au cours de la réception, je suis abordé par un des fils de Linières qui m'a aperçu près de l'une des bananeraies de la famille au cours de ma tournée à Matouba. Il me demande ce qui m'a conduit dans ces parages.

- Je vais avoir à faire des levés topographiques pour préciser la cartographie des lieux. Je vais aussi devoir mettre en place des repères topographiques et altimétriques aussi visibles que possible pour préparer la réalisation du plan cadastral.

- Et pourquoi commencer par chez nous ?

- Il faut bien commencer par quelque part. Si je pouvais implanter sur la Soufrière une balise repère visible de très loin, je disposerais ainsi d'un amer pour rattacher entre elles les cartes que je serai amené à réaliser en divers endroit. Ainsi, peu à peu, nous aurons des cartes justes utiles à tous.

- Mais êtes-vous géographe ou géomètre ?

- L'établissement d'une cartographie utilisable est un préalable indispensable. »

Ce Linières-là n'a pas tenté de jouer de la corde familiale. En revanche, il m'invite de façon informelle à passer à la maison de la plantation lors d'une nouvelle tournée alentour. Il m'a précisé que son comptoir d'import-export se trouve sur le port près de la capitainerie. Je ne puis le manquer : l'enseigne porte le nom de la famille et est très visible.

Et voilà ! La prise de contact que m'a annoncée M. de Richemond a eu lieu. Et j'ai commencé à distiller ma « légende » chez les planteurs.

Lorsque je rentre chez moi, je trouve Tertullien assis sur le balcon. Il fume la pipe en m'attendant. Il a posé deux cloisons et deux portes. Nous avons maintenant une chambre chacun, de dimensions égales comme je le lui ai signifié. Mme Bonaguil et moi nous étions mis d'accord. Les deux chambres donnent sur une pièce commune qui peut servir à recevoir quelques personnes. Madame Bonaguil m'attend au bas de l'escalier au moment où j'arrive. Elle ne tarit pas d'éloges sur la gentillesse de Tertullien et sur son habileté. À sa demande, mon employé a fait des travaux sur la porte d'entrée.

- Il a fait cela très vite et bien proprement. Il a tout nettoyé après. Je voulais lui donner deux sous, mais il a refusé... Vous avez bien fait de l'engager ».

Bon, il me semble que je dispose maintenant de la sérénité nécessaire pour commencer à travailler sérieusement. Nous sommes de plus en plus liés, La Roncière et moi. En nous avons adopté un mot code pour nos activités occultes couvertes par nos agissements apparents : nous herborisons. Moi avec mes outils de géomètre, lui avec ses herbiers. Il passe pour un dilettante inoffensif et moi pour un besogneux aveuglé par la fatuité. Il n'empêche, nous commençons à bien percer la couverture des agissements des uns et des autres dans les sous-bois des pentes de la Basse Terre.